

Fiche de lecture

« J'avoue que j'ai vécu », Pablo Neruda

Gallimard (collection Folio), 1975

Notre formation débute par l'écriture de notre récit de vie, et par cette prophétie de Xavier « Notre vie n'existe que si on l'écrit » (ou quelque chose comme ça)... Comment ne pas voir le lien avec un des livres qui m'accompagne depuis quelque mois, au titre évocateur « j'avoue que j'ai vécu »...

Comment j'ai rencontré ce livre

Ce bouquin, je suis « tombée dessus » dans une petite librairie, comme il en faudrait plus (celle où les livres sont soigneusement choisis, lus et conseillés avec passion par un homme à la tête sympathique...)... Interpellée par le titre qui peut sembler un peu prétentieux, mais qui raccroché à ce nom énigmatique « Pablo Neruda », fait mouche chez moi...

Je connais vaguement ce nom, et puis il y a surtout ce poème que l'on m'a un jour envoyé et qui depuis, est affiché au-dessus de ma table de nuit : « il meurt lentement ce lui qui... » ;

Mais qui y avait-il derrière ce nom, derrière ces poèmes ? Ce nom et ces poèmes sont restés... Que reste-t-il de l'homme ? Moi, je n'en connaissais strictement rien... Et là, devant moi, ce livre, comme une confession, qui invite à découvrir celui qui a vécu au-delà des traces qui sont restées suspendues dans le temps et seront peut-être éternelles...

Pablo Neruda : biographie simplifiée et désincarnée pour situer le lecteur de cette fiche :

Pablo Neruda, de son « vrai » nom Ricardo Neftali Reyes Basoalto, est né le 12 juillet 1904 à Parral au Chili (si vous voulez savoir pourquoi ce pseudonyme, la réponse est à découvrir dans ce livre...).

Il devient consul à l'âge de 23 ans à Rangoon, Ceylan, Batavia, Singapour et Buenos Aires, puis sénateur. Pendant la guerre d'Espagne, il s'occupe des émigrants espagnols qui s'enfuient vers le Chili. Il reçoit le Prix national de Littérature en 1945. Le renversement de la situation politique de son pays l'oblige, en tant que membre du parti communiste traqué, à rentrer dans la clandestinité en 1948, puis à quitter le Chili. Suivent des années d'exil et de voyages. Il obtient le Prix mondial de la Paix en 1950, et le Prix Nobel de Littérature en 1971. Il retourne au Chili où il meurt à Santiago le 23 septembre 1973.

Ma perception de ce livre :

Dans ce livre, on découvre à la fois les vies de l'homme, les vies du poète, et puis l'histoire hispanique de ce siècle : On y croise tout d'abord des hommes connus pour leurs talents (Aragon, Breton, Eluard, Garcia Lorca, Picasso...) mais là, c'est leur vie de « tous les jours » que l'on entraperçoit, car Pablo Neruda les cotoyait et était même amis avec certains d'entre eux. Impression de rentrer pour un temps dans ce monde des artistes...

Et puis, à travers les pérégrinations de cet homme aux quatre coins du monde (du Chili à Rangoon, en passant par la Chine, l'URSS, mais aussi plusieurs pays d'Europe ...), en tant que consul, ou en tant que militant communiste recherché et condamné à l'exil ou encore comme poète émérite, nous entrevoyons l'histoire des guerres d'Espagne, de la seconde guerre mondiale, de l'évolution politique de l'Amérique Latine et de ce monde.

C'est ce qui m'a fasciné dans ce livre, c'est qu'à travers l'histoire d'une vie, on touche à tout cela, on découvre de multiples facettes du siècle dernier...

Entreprise difficile que celle de résumer un livre retraçant la vie d'un homme qui, au travers de ces lignes, et au-delà du titre, laisse transparaître le fait qu'il semble avoir été conscient de sa vie, qu'il a traversé ce siècle et ses luttes avec une conscience aigüe de cette histoire qui se déroule... Posant l'acte d'écriture comme un acte de vie, comme un acte politique, parfois, comme un acte de survie, ou encore comme un acte de résistance... souvent un hymne à la vie, trouvant corps dans le plaisir des mots :

« tout ce que vous voudrez, oui monsieur, mais ce sont les mots qui chantent, les mots qui montent et qui descendent... Je me prosterner devant eux... Je les aime, je m'y colle, je les traque, je les mords, je les dilapide... J'aime tant les mots... Les mots inattendus... Ceux que gloutonnement on attend, on guette

jusqu'à ce qu'ils tombent soudain.... Termes aimés... Ils brillent comme des pierres de couleur, ils sautent comme des poissons de platine, ils sont écume, fil, métal, rosée... Il est des mots que je poursuis... Ils sont si beaux que je veux les mettre tous dans mon poème... Je les attrape au vol, quand ils bourdonnent, et je les retiens, je les nettoie, je les décortique, je me prépare devant l'assiette, je les sens cristallins, vibrants, éburnéens, végétaux, huileux, comme des fruits, comme des algues, comme des agates, comme des olives....
(...)

Tout est dans le mot... Une idée entière se modifie parce qu'un mot a changé de place ou parce qu'un autre mot s'est assis comme un petit roi dans une phrase qui ne l'attendait pas et lui a obéi... ».

Histoire de vie.... Racontée par le principal protagoniste qui en extrait des souvenirs choisis, des morceaux « intermittents » qu'il met en cohérence pour essayer de nous faire saisir le sens que cela a eu pour lui. Il dévoile également le fil rouge qui a toujours existé entre sa vie et ses poèmes. Parfois aussi, une analyse, une mise en cohérence explicitée, en complément des récits de ses voyages, de ses rencontres, de ses amours...

Extrait :

« A la fin de cette époque, comme si tout ce long voyage avait été inutile, me voici de nouveau seul sur les territoires nouvellement découverts (...) Quelle décision prendre ? Quelle direction choisir pour rentrer, pour conduire, pour se taire ou pour vibrer ? Je regarde aux quatre ponts de la clarté et de la nuit et je n'y découvre que le propre vide élaboré jusqu'à présent par mes mains avec un soin fatal.

Pourtant ce qui m'était le plus proche, l'élément fondamental le plus vaste et le plus incalculable, n'apparaissait que maintenant sur mon chemin. J'avais pensé à tous les mondes, mais non à l'homme. J'avais exploré avec cruauté et agonie le cœur de l'homme ; sans penser aux hommes que j'avais vu des villes, mais des villes vides ; j'avais vu des usines à la présence tragique, mais je n'avais pas vu la souffrance sous les toits, sur les rues, dans toutes les gares, dans les villes et dans les campagnes.

Quand les premières balles traversèrent les guitares d'Espagne et qu'au lieu de sons il en surgit des flots de sang, ma poésie s'arrêta comme un fantôme au milieu des rues de l'angoisse humaine et un courant de racines et de sang monta en elle. Dès lors, mon chemin se confond avec celui de tous. Je m'aperçois brusquement que, du sud de la solitude, je suis allé vers ce nord qu'est le peuple, le peuple auquel mon humble poésie voudrait servir d'épée et de mouchoir, pour éponger la sueur de ses grandes douleurs et lui donner une arme dans sa lutte pour le pain (...). J'ai passé des années obscurs, solitaires, lointaines. »

Enfin, je crois, qu'au travers de ce récit et de ces souvenirs, comme dans ses poèmes, ce qui transparait le plus, ce que Pablo Neruda arrive à transmettre avant tout au lecteur, c'est sa force de vie, c'est sa croyance en la vie et en l'homme....

Je finirais donc par citer ce poème, écrit à la suite d'un séisme qui a détruit sa maison, à Valparaiso et qu'il introduit dans son récit :

« Allons, poème d'amour, lève-toi d'entre ce verre brisé, car l'heure est venue de chanter.

Aide moi, poème d'amour, à rétablir l'intégrité, à chanter sur la douleur.

Il est vrai que le monde ne s'est pas débarrassé des guerres, qu'il ne s'est pas purifié du sang, qu'il ne s'est pas corrigé de la haine.

Mais il est vrai aussi que nous approchons d'une évidence : les violents se reflètent dans le miroir du monde et leur visage est laid, même pour leurs propres yeux.

Et je continue à croire à la possibilité de l'amour. Je suis certain que les hommes finiront par s'entendre, triomphant des douleurs, du sang et du verre brisé. »